

## La vérité

Si l'on considère cet énoncé comme celui d'un sujet de dissertation, il invite manifestement à la définition de la notion de vérité.

La première difficulté que l'on rencontre peut paraître assez formelle : ne faut-il pas, pour donner une bonne définition de la vérité, présupposer ce que nous avons à définir ? En d'autres termes, pour déclarer vraie une définition de la vérité, ne faut-il pas supposer une définition de la vérité et travailler selon elle ? Il y aurait donc dans le cas de la vérité une pétition de principe manifeste. Cet argument semble fonder l'impossibilité logique d'une définition de la vérité. La difficulté semble pouvoir être contournée ici en acceptant tout simplement une définition de la vérité comme point de départ, quitte à la remettre en chantier. Nous pouvons ainsi procéder dialectiquement, c'est-à-dire en l'absence de la vérité, en acceptant soit une définition consensuelle, soit une définition qui fait autorité. Accepter une définition qui fait autorité ne nous semble en l'occurrence pas une bonne idée : car une telle prémisse dialectique serait utilisée à contre-emploi (et non sans risque de contradiction) s'il elle devait servir à sa propre contestation. En plus de cela il existe des prétendants relevant d'autorités différentes et également respectables, ce qui rendrait notre choix aussi embarrassant qu'arbitraire. Tournons-nous alors plutôt du côté d'une idée consensuelle de la vérité, c'est-à-dire du côté de notre usage commun de la notion. Nous en trouverions une multiplicité d'occurrence dans une grande vérité de domaines : est-il possible de les ramener à l'unité ? Voilà qui nous ouvre une autre dimension de l'énoncé de notre sujet formulé au singulier : y-a-t-il une vérité ou plusieurs ? Les espèces de vérité sont-elles réductibles à un genre ? A tout le moins trouvera-t-on peut-être des caractères communs dont nous pouvons nous dire qu'une définition doit les satisfaire ?

Ainsi, nous utilisons sans arrêt le terme de vérité et il ne fait pas de doute pour nous qu'il existe des vérités : «  $2+2=4$  », *la terre est ronde*, *Descartes est l'auteur des Méditations métaphysiques*, *Paris se situe au Sud de Londres*, *si A implique B et que A est le cas, alors B*. Il y a les vérités logiques, les vérités de fait ou dirons-nous peut-être factuelles, des vérités juridiques, mathématiques, etc. Ce qu'il semble qu'elles ont en commun c'est de pas dépendre du sujet : comprenons, elle n'en reflète pas le point de vue ou le point de vue unique. Si l'on préfère elles se présentent comme une exigence de ne pas refléter ce point de vue ou seulement ce point de vue au sens où elles sollicitent l'accord. En d'autres termes la vérité semble devoir être objective. A ce titre est convoqué un critère du vrai : la forme logique, les faits, l'accord, etc. La vérité est ce qui vérifie certaines conditions et se trouve vérifié par elles. Cette exigence qui semble couvrir les différents domaines où s'exerce la vérité rend compte d'un caractère de la vérité que souligne la formulation au singulier de notre sujet. Compris non comme l'unité d'un genre, le singulier utilisé dans le sujet semble signifier que la vérité est une. Cela semble s'entendre au sens de l'objectivité. Mais comment faut-il comprendre cette unicité de la vérité, cette existence indépendante du point de vue d'un sujet. La vérité est-elle substantielle ? Par cette dénomination il ne s'agit pas d'hypostasier la vérité (mais pourquoi pas ?) mais de poser que la vérité possède une structure identifiable qui en fait une propriété reconnaissable : cela expliquerait d'ailleurs que nous imputions indifféremment (même si c'est abusivement) la vérité aux dires et aux choses. Faire de la vérité une propriété commune est ce à quoi d'ailleurs nous invite notre stratégie de réflexion en partant des multiples usages du terme : l'usage du qualificatif « vrai » dénote-t-il alors une propriété identique comme lorsque je dis de plusieurs choses qu'elles sont rondes ou belles ? Or les choses dont on dit qu'elles sont vraies n'ont rien en commun : il est vrai qu'il y a un arbre dans la cours et il est vrai que les vélos ont des pédales sont deux cas qui n'ont rien à voir l'un avec l'autre. Cela semble indiquer immédiatement et à tout le moins que la vérité n'est pas une propriété de la chose (elle n'ajoute rien à la chose) mais du discours : outre qu'elle bascule ainsi de l'objet (ici et pour le moment : la chose, le réel, les faits) au sujet (auteur du jugement qui s'exprime dans un discours : énoncé, propositions), elle change semble-t-il de nature ce qui ne peut manquer d'avoir des implications sur l'attribution des caractères que nous lui prêtons de manière spontanée et usuelle. On pourrait ainsi dire de la vérité ce que Saint Augustin disait du temps : « *Qu'est-ce donc que le*

temps ? Si personne ne me le demande, je le sais ; si je cherche à l'expliquer à celui qui m'interroge, je ne le sais plus. » Nous utilisons bien avec la plus grande assurance la notion de vérité mais nous ne savons pas la définir : devons-nous nous contenter d'une définition nominale et ne pas nous prononcer sur la nature de la vérité ? De même que Saint-Augustin n'a pas renoncé à définir le temps, ne renonçons pas non plus devant la difficulté : la tentation en est grande pourtant face aux difficultés rencontrées. C'est ce qui conduit d'ailleurs à des conceptions minimales de la vérité mais elles rendent peu compte de notre usage du concept. Mais comment expliquera-t-on alors, outre ces usages, la valeur que nous accordons tous à la notion de vérité ? Le singulier de notre énoncé semble dénoter cela. On n'y mettrait presque une majuscule : la Vérité.

Nous commencerons, car c'est à quoi nous porte aussi l'usage commun, par parcourir les définitions substantielles de la vérité, non s'en approcher les difficultés où elles nous entraînent et qui scandent l'histoire de la philosophie sur le sujet. De ces difficultés découlera l'idée que la vérité n'est pas définissable ou bien l'est dans le cadre de théories déflationnistes dont la principale conséquence est de vider la vérité de sa substance et d'en faire peu de choses. Il s'agira alors de réagir en expliquant que ne sont pas assumées par-là certains caractères que nous imputons à la vérité et notamment la valeur que nous lui accordons, non plus que l'usage que nous faisons de ce concept : ce qui justifiera une remise en chantier du problème dans laquelle nous essaierons de ne pas dissoudre la notion.

## **I- Les conceptions substantielles de la vérité.**

On appelle ainsi les conceptions qui définissent la vérité comme une entité ou une propriété qu'il s'agit de mettre au jour. Le meilleur représentant de cette approche de la vérité est certainement la théorie de la correspondance

### **1) Théorie de la correspondance**

On en attribue la paternité (à tort ou à raison) à Aristote, *Métaphysique*, D,7, 1011b : « Dire de ce qui est qu'il est, et de ce qui n'est pas dire qu'il n'est pas, voilà le vrai ».

Notons pour commencer que la vérité est ici conçue comme la propriété d'une relation entre discours et être. Selon la théorie de la correspondance la propriété qu'un discours a d'être vrai se fonde sur la conformité avec ce qui est : la vérité de la proposition est ainsi fondée dans une réalité objective, extérieure à la proposition comme l'atteste les *Catégories*, 5, 8-9 : « C'est, en effet, la réalité ou la non réalité de la chose qui rend le jugement vrai ou faux, et non pas l'aptitude du jugement lui-même à recevoir les contraires ».

La formulation de l'idée de correspondance est devenue la définition classique et canonique de la vérité formulée par Saint Thomas d'Aquin : « *adequatio rei et intellectus* ». La vérité est donc une parce qu'elle est indépendante du sujet qui l'énonce : objective.

Pour une formulation plus moderne, voir Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus* (les propositions élémentaires correspondent à des faits atomiques/ l'isomorphisme entre le fait et la proposition garantit la vérité/ les propositions plus complexes ont une vérité qui est fonctions de la vérité des propositions simples qui les composent)

### **2) Aléthéia**

On fait remonter à l'antiquité également la conception d'une vérité comme aléthéia terme que l'on traduit classiquement comme dévoilement. L'argument est ainsi simple : si la vérité est en attente d'être mise au jour, elle existe bel et bien à part du sujet à qui il revient de lever le voile pour la découvrir ainsi qu'elle est. On est donc bien fondé à parler de la vérité au singulier et en un sens absolu. La vérité est ce qui se reconnaît : on peut décliner cette idée selon diverses modalités (reconnaître une erreur, un crime, c'est dévoiler la vérité ; reconnaître c'est aussi constater

l'évidence ou bien en venir à concéder un jugement en cédant à l'évidence). Dans tous les cas l'idée d'une reconnaissance de la vérité implique qu'elle s'impose telle qu'elle est à un esprit qui n'en dispose pas. Ainsi pour les Grecs la vérité est ce que le philosophe doit dévoiler : dévoiler c'est-à-dire lever le voile constitué par les apparences aussi bien et corrélativement que par les opinions. Il s'agit de dire ce qui est sous voire même en dépit des apparences. Il s'agit ainsi de saisir l'être véritable derrière les apparences : par exemple chez Parménide, il s'agit de saisir l'être qui est un et immuable derrière le flux changeant et trompeurs des apparences. De même chez Platon il s'agit de contempler la réalité authentique que constitue les Formes intelligibles ou Idées, après s'être arraché au monde de la caverne où règne les apparences et le discours d'opinion. La vérité qui est contemplation de l'être a ainsi un sens ontologique : le passage fameux du *Phèdre* de Platon en 247c-248b qui relate la vie des Dieux parle indifféremment d'apercevoir ou contempler « *les réalités qui sont réellement* » et de « *contemplation de la vérité* ». A la fin du passage d'ailleurs le lieu où siège « *l'être qui sans couleur, sans figure, intangible, qui est réellement* » est qualifié par la fameuse expression « *plaine de la vérité* ».

On doit prendre également ici en considération ici toute la tradition judéo-chrétienne qui s'oppose à la conception grecque de la vérité et selon laquelle la vérité est révélée, notamment dans l'expérience de la foi. Elle peut se comprendre également comme un dévoilement. Dire que la vérité est révélée n'est pourtant pas strictement identique : cela signifie que la vérité est recouverte et qu'elle doit être découverte ; voilée, elle doit être dévoilée. *Aléthéia* signifie, plus exactement peut-être que ne le dit le terme dévoilement, décelement. C'est mettre au jour ce qui est caché. Nature aime se cacher disait Héraclite. C'est à strictement parler « enlever l'oubli » puisque la *Léthé* est le fleuve de l'oubli. Il s'agit donc de mettre en lumière ce qui était caché et à ce titre le degré d'évidence conditionne l'approbation que l'on donne à la vérité. Dans ce cas, la vérité est comprise avant que l'on y adhère (et cette adhésion supprime la croyance) : j'approuve proportionnellement au travail de la pensée qui donne l'évidence : c'est ce qu'illustre les images multiples du chemin difficile que doit suivre le sage (cf, Caverne, Parménide, etc.). Dans le cas de la révélation au contraire, la vérité est donnée et, selon toute une tradition de pensée, crue avant d'être comprise : dans ce cas l'évidence n'est pas (directement) critère de vérité : « *je crois parce que c'est impossible* »...mais là encore le vérité s'impose et ne laisse pas le choix.

Sur ce point on peut convoquer tout la tradition du rationalisme cartésien (qui fait de l'évidence le signe de la vérité) , et conjugue en un sens la conception grecque d'une vérité qu'il faut travailler à élaborer et d'un autre côté la tradition chrétienne d'une vérité révélée et garantie par Dieu (Descartes : nous avons l'esprit bon , ou encore Spinoza : « *notre âme étant une partie de l'entendement de Dieu, il est nécessaire que nos idées claires et distinctes soient vraies comme celle de Dieu* »)

### 3) difficultés

Les difficultés que pose les définitions substantielles de la vérité sont nombreuses et bien connues.

\*En premier lieu on trouve l'argument bien connu sous le nom de problème critique chez Kant et selon lequel on ne peut juger de l'adéquation entre les choses la représentation que l'esprit en a car il faudrait que l'esprit sorte de sa représentation pour avoir un point de vue extérieur, ce qui n'est pas possible. La résolution par ailleurs d'une telle difficulté entraînerait une régression à l'infini du problème : à supposer qu'une instance puisse juger de l'adéquation, il faudra que cette instance puisse vérifier son propre jugement sur l'adéquation qu'elle juge.

On peut élaborer ce problème à partir de Wittgenstein (si on a mobilisé la référence plus haut) : impossibilité de dire la forme logique (indicible) sans sortir de logique (*TLP*, 4,12) + *avant-propos* : tracer une frontière à l'expression des pensées.

Par ailleurs et c'est une difficulté très bien mise en évidence par Frege dans un texte intitulé : *La pensée. Une recherche logique*, il ne peut y avoir de conformité que si les termes sont de même nature : « *Il est également vrai qu'un accord ne peut être parfait que si les choses qui sont*

*en accord coïncident complètement, donc ne sont bel et bien plus des choses différentes ».* Il prend l'exemple fameux de la vérification de l'authenticité d'un billet de banque que l'on compare en le superposant à un billet de référence : on ne chercherait pas à faire se recouvrir un billet et une pièce en or. Pour qu'une chose et une représentation se recouvre il faudrait que la chose soit une représentation, ce qui contredit la définition de la vérité que l'on veut faire valoir dans la théorie de la correspondance d'où cette conclusion : *« alors, il n'y a pas d'accord parfait, pas de vérité parfaite ».* La tentative de stipuler un accord sous un certain point de vue ne résout pas la difficulté puisque la question se pose de pouvoir examiner la vérité de cet accord selon ce point de vue. Ainsi, *« il est probable que le contenu du mot « vrai » est tout à fait spécifique et indéfinissable ».*

Ce qui ressort des critiques précédentes (et non exhaustives : on songera ici à la panoplie des arguments sceptiques), c'est que la vérité ne semble pas pouvoir concerner une relation entre une représentation et un réel extérieur à cette représentation. De là l'idée de définir la vérité de nos représentations au niveau même de nos représentations. *« [...] le seul moyen que j'ai de comparer l'objet avec ma connaissance, c'est que je le connaisse. Ainsi ma connaissance doit se confirmer elle-même ; mais c'est bien loin de suffire à la vérité. Car puisque l'objet est hors de moi et que la connaissance est en moi, tout ce que je puis apprécier c'est si ma connaissance de l'objet s'accorde avec ma connaissance de l'objet. »* (KANT, *Logique*, Introduction, VII). Il s'agit ici de renoncer à ce qui n'est pas possible : juger de la correspondance entre la chose et notre représentation, ce qui serait la vérité. Pour autant, toute définition de la vérité n'est pas perdue ! Si l'on suit l'indication de Kant (*« tout ce que je puis apprécier c'est si ma connaissance de l'objet s'accorde avec ma connaissance de l'objet »*) et celle de Frege : on ne compare que ce qui est de même nature, il nous faut conclure que si la vérité réside dans un accord ou une relation, celle-ci doit être interne à notre représentation.

Cette idée donne lieu à plusieurs manières de définir la vérité qu'il nous faut examiner avec le souci de savoir si ces définitions préservent ce qu'intuitivement nous appelons vérité ou ce que nous exigeons de ce concept d'une part, et d'autre part si en procédant ainsi nous ne perdons pas finalement l'idée même de vérité.

## **II- Nouvelles tentatives... définitions minimalistes**

### **1) vérité-cohérence**

L'idée à laquelle nous avons abouti situe la possibilité de la vérité dans un accord au sein de nos représentations. Cela revient à définir la vérité par la cohérence (entendue au sens de consistance logique).

Difficile d'échapper à l'idée que la vérité est ce qui est logique. Le principe de non contradiction a une portée universelle qui n'est pas contestable puisqu'il est un principe premier, indémontrable et nécessaire à toute entreprise de démonstration : sur ce point, cf. Aristote. Kant également explique que le critère fondamental du vrai est la non contradiction. La vérité est donc non pas une relation entre la représentation et les choses mais entre nos représentations dont on exige la cohérence c'est-à-dire la non contradiction. S'enracine là toute la dimension logique de la vérité.

Or il est à remarquer que la cohérence n'est pas suffisante à définir la vérité : on sait depuis Aristote déjà et l'opposition qu'il fait entre le syllogisme dialectique et le syllogisme démonstratif, que les règles du syllogisme ne garantissent que la forme (et donc l'efficacité du jugement) mais non la vérité puisque les mêmes règles appliquées à des prémisses dialectiques permettent de conclure non pas au vrai mais de manière plausible ou probable. La distinction est par ailleurs clairement faite par Blanché dans *l'introduction à la logique contemporaine* où il distingue la vérité matérielle et la vérité formelle, la première portant sur le contenu des propositions et la seconde sur leur agencement dans un raisonnement logique. Un point important c'est que ce que l'on peut appeler cohérence, validité ou consistance logique est aussi appelé *« vérité formelle »* et correspond donc bien à une définition possible mais partielle ou dirons-nous peut-être à une espèce de vérité.

Mais par ailleurs il est clair que ne se trouve pas par la satisfait l'ensemble des exigences du concept de vérité. Finalement il semble que la cohérence ne soit qu'une condition de la vérité, nécessaire sans doute mais loin d'être suffisante. En effet la cohérence peut également caractériser ce qui n'a pas la qualité d'être vrai ! c'est le cas bien entendu des axiomatiques (en mathématiques par exemple) mais encore des contre-vérités : le mensonge est cohérent sans quoi il ne fonctionnerait pas... Si par hypothèse, on considérait d'ailleurs un ensemble formé de propositions qui sont la négation des propositions que nous tiendrions pour vraies, cet ensemble serait consistant logiquement !

BILAN : ainsi la conception de la vérité comme cohérence ne nous aide guère à sortir de difficulté. S'il est vrai que classiquement cette conception est opposée à la théorie de la correspondance, il est tout-à-fait possible de les articuler, ainsi que le fait Quine : « *la cohérence et la correspondance ne se présentent pas comme des théories rivales de la vérité, mais comme des aspects complémentaires ; l'une touche à la vérité en tirant le meilleur parti de ce que l'on sait, l'autre à la relation entre vérités et ce dont elles parlent* » (*Quiddités*).

Mais de quoi parlent les vérités ?

## 2) Les vérités ?

Sans entrer ici dans un grand développement, le simple usage du pluriel semble nous donner une indication : nous ne sommes plus dans le domaine de la vérité, mais des vérités. Et, seconde indication, ce pluriel se comprend dans la relation à un référent : « *ce dont elles parlent* ». Or puisque nous avons exclu que cela soit la chose ou l'être lui-même, il faut que ce dont parlent les vérités soit un objet qui est construit. Il faut ainsi entendre par correspondance la relation entre proposition et fait ? En notant bien que les faits sont relatifs à l'objet déterminées par des règles fixées par notre esprit qui donne les conditions de l'expérience. Ainsi, s'il y a des vérités, c'est parce que les systèmes théoriques que l'on interpose entre l'esprit et le monde sont variables.

N.B : si chez Kant l'a priori fixe un cadre possiblement universel de la connaissance, la science contemporaine évolue plutôt vers l'idée d'une liberté de l'esprit dans leur détermination (ce qui est a priori faisant l'objet d'un choix ou d'une convention).

Peut-on dans ce cas préserver la notion de vérité ? Ou en d'autres termes la notion de vérité supporte-t-elle le pluriel ?

Les réponses à cette question sont variées et oscillent entre la dissolution de la notion de vérité au nom d'un relativisme total et la position d'une vérité hors d'atteinte, asymptotique ou idéale, que l'on peut par exemple approximer par conjectures et réfutations (Popper), et qui fixe un horizon à la recherche.

On peut considérer comme non satisfaisant ces résultats du point de vue de la question de la vérité. Ce constat peut conduire à une solution de repli mais qui est aussi une reprise en charge de la question de la vérité à un niveau où l'on peut estimer qu'elle a une pertinence.

## 3) théories déflationnistes de la vérité

Contrairement aux théories dites substantielles de la vérité, les théories déflationnistes ne prennent pas en charge la dimension métaphysique de la question de la vérité. Un peu à la manière du positivisme, elles constituent un renoncement à un questionnement insoluble. Elles ne considèrent ainsi pas la vérité comme une entité qui attendrait d'être découverte ou contemplée, pas davantage que comme une propriété (de la pensée, de la proposition, de la relation) : ainsi la théorie de la correspondance faisait de la vérité la propriété d'un énoncé qui décrit parfaitement un état du monde correspondant. Les difficultés où nous entraîne cette conception nous invitent à nous tourner du côté des propositions seulement où déjà nous avons trouvé la cohérence logique.

C'est ce à quoi aboutit la théorie sémantique de la vérité que propose Tarski (in *La conception sémantique de la vérité et les fondements de la sémantique*). Même si Tarski cherche à définir une intuition correspondantiste de la vérité, il est notable que la définition qu'il produit opère au niveau du langage seulement. Voyons ce point :

Tarski cherche non pas à construire une nouvelle notion mais à « saisir le sens effectif d'une vieille notion ». Son point de départ est ainsi le sens du terme « vrai » dont on trouve plusieurs conceptions, et tout particulièrement la conception correspondantiste qu'il réfère à Aristote auquel il entend rendre justice et dont il produit la formulation suivante : « un énoncé est vrai s'il désigne un état de choses existant ». A partir de là il s'agit de produire une définition qui est conforme à la conception classique de la vérité. Tarski considère un exemple : soit l'énoncé « la neige est blanche », cet énoncé est vrai si et seulement si la neige est blanche. Ce qui est remarquable c'est que dans cette équivalence il n'y a plus que l'énoncé *la neige est blanche* : avec et sans guillemets, c'est-à-dire le nom de l'énoncé et l'énoncé lui-même. C'est là que s'opère certainement la « sémantisation » du concept de vérité. Ainsi, si l'on appelle *p* un énoncé et *X* le nom de cette énoncé, on obtient donc l'équivalence suivante : *X est vrai si et seulement si p*. Il est à remarquer que cette équivalence n'est pas une définition de la vérité mais chaque équivalence de cette forme est une « définition partielle » (une instanciation si l'on veut), et « La définition générale doit-être, en un certain sens, une conjonction logique de toutes ces définitions partielles ».

Comme nous le voyons la vérité est conçue comme une relation entre énoncés. Or cela pose un problème logique que Russell rapporte à l'antinomie du menteur. Cette antinomie se résout par la distinction entre le langage auquel appartient l'énoncé et le langage dans lequel on évalue cet énoncé. On parle de langage-objet et de métalangage. En d'autres termes la notion de vérité doit appartenir au métalangage : s'il est assez riche, il doit en permettre une définition, sinon la notion restera indéfinie et ses propriétés fondamentales seront exprimées sous forme d'axiomes. En définitive, la définition à laquelle parvient Tarski repose sur la notion de satisfaction. Un objet satisfait une fonction lorsque cette dernière devient un énoncé vrai si les variables sont remplacées par le nom de ces objets. Par exemple la fonction « *x est blanc* » est satisfaite par l'objet neige, c'est-à-dire que la proposition « *la neige est blanche* » est vraie. Au final, « un énoncé est vrai s'il est satisfait par tous les objets et faux dans le cas contraire ».

#### **4) Problèmes posés par la conception sémantique de la vérité.**

Il est certain que Tarski donne une solution au problème de la vérité mais elle reste assez loin de notre usage de la vérité, alors même que Tarski entendait en rendre compte. Si pour les langages formels, il est possible de la mettre en œuvre, cela ne semble pas le cas de notre langage qui est sémantiquement clos : alors en quelle langue va-t-on définir la vérité ? Par ailleurs la solution de Tarski fonctionne avec des langages rigoureusement spécifiés, ce qui n'est pas le cas de notre langage ordinaire. Là explique-t-il, le problème se pose en termes imprécis et la solution reste approximative : « ces solutions approximatives consisteraient ici à remplacer le langage naturel par un langage dont la structure est rigoureusement spécifiée ». Appliquée donc à l'usage réel du terme « vrai », la conception sémantique de la vérité trouve des limites.

Par ailleurs, la conception sémantique de la vérité fait de la vérité la propriété sémantique ou méta-linguistique d'un énoncé. Or on a pu établir que sous ce rapport, la vérité est vide. Sur ce point on peut suivre ce qu'explique Frege (in *La pensée. Une recherche logique*) qui montre que la vérité ne dénote pas plus une propriété de la proposition qu'elle ne dénote une propriété de l'être. Que la vérité ne dénote pas une propriété d'une entité extérieure à la proposition c'est ce que la critique de la correspondance a déjà rendu clair. Ce qui est susceptible de vérité ou de fausseté est la pensée (« j'appelle pensée quelque chose à propos de quoi en général la vérité peut venir en question » ; une note précise que c'est à peu près ce que les logiciens entendent par le terme de jugement), et la pensée s'exprime dans une phrase. Ce que remarque Frege, c'est que lorsque nous formulons un jugement, le prédicat « être-vrai » n'ajoute rien à ce jugement. La phrase « je sens un parfum de lilas » a le même contenu que la phrase « il est vrai que je sens un parfum de lilas ». Le prédicat de

vérité ne semble rien ajouter : « *ne serait-ce pas qu'ici nous aurions affaire à quelque chose qui [...] ne peut être appelé propriété ?* »

Juger qu'une chose possède une propriété et estimer vraie cette pensée ou ce jugement est identique. En d'autres termes la proposition (ou la pensée) « *je sens une odeur de lilas* » est vraie, si et seulement si je sens une odeur de lilas : « *p* » est vrai si et seulement si *p* est le cas. Juger que *p* revient à juger qu'il est vrai que *p*. Il paraît alors clair que la « propriété » d'« être vrai » est vide. Elle pourrait ne pas être là et constitue une redondance. Pas plus que la vérité ne change le contenu de la proposition, elle ne semble indiquer une propriété de cette même proposition, laquelle peut s'exprimer sans le prédicat de vérité. C'est ce que l'on appelle la décitation.

N.B : Il est notable qu'il n'est pas nécessaire d'assigner à la vérité un contenu, ni même de comprendre ce que pourrait-être la vérité pour en comprendre la fonction sémantique.

BILAN : dans cette seconde partie, nous nous sommes tournés du côté des propositions pour définir la vérité. Limitée à la cohérence logique (voire à la cohésion), la vérité semble nous échapper... sans compter que nous pourrions là encore interroger métaphysiquement la validité de nos principes logiques. Par ailleurs, une conception déflationniste de la vérité semble être très réductrice. La vérité est là déterminée au sein du langage, indépendamment de la question de savoir ce qu'il en est d'une correspondance : la définition pourrait certes y être conforme mais cela ne change rien à la définition. C'est ainsi que Tarski peut en même temps prétendre rendre justice à Aristote et fournir une définition sémantique. La vérité est ainsi réduite à une simple fonction sémantique dont par principe nous savons ne pas pouvoir la fonder dans notre langage ordinaire mais dans un métalangage dont nous ne disposons pas et dont on pourrait peut-être toujours demander à ce qu'il soit fondé par un langage d'un autre ordre, n'évitant pas ainsi une régression à l'infini et ne faisant donc que reposer le même problème. Enfin nous parvenons à l'idée que la vérité n'exprime rien, ne dénote rien.

Mais comment la vérité serait-elle si peu de chose ?! L'énoncé même, en utilisant la forme du singulier, semble la sacrifier en la plaçant au-dessus de tout. Il faut en outre « sauver les phénomènes », c'est-à-dire rendre compte de l'usage que nous avons de la vérité.

### **III- Tentative de définition fonctionnelle**

#### **1) Critique de la théorie sémantique**

Sur ce point on peut se référer à la critique de P. F. Strawson (Oxford) dans un texte intitulé *La vérité* qui au tournant des années 50 est le premier à contester la théorie sémantique de la vérité.

Selon lui la théorie sémantique n'éclaire pas l'usage réel du terme « vrai » mais simplement un usage technique : celui de faire une assertion sur un énoncé. Or c'est une erreur de supposer que cet usage est l'usage normal et strict de cette locution. Par ailleurs comme on l'a vu cette thèse a pour corrélat l'idée que cette nouvelle assertion revient à produire la même assertion (décitation/redondance). La manière dont il résume le théorie sémantique est assez éclairante : « *dire qu'une assertion est vraie, ce n'est pas dire quelque chose de plus sur ce dont parle l'assertion, mais c'est dire la même chose à ce propos en employant une autre assertion, à savoir une assertion à propos d'une phrase* » : on voit bien à quel point la résolution du paradoxe du menteur a joué pour mettre au point une conception qui l'évite mais du coup, en porte la marque.

Sans entrer plus avant dans le détail de l'analyse, Strawson compare l'usage du terme « vrai » avec les usages du terme « oui » ou de l'expression « *Ditto* » (idem) qui ne sont clairement pas métalinguistiques. Ces termes nécessitent tout d'abord une occasion linguistique et consistent à répondre en réaffirmant ce qui a été dit mais « *la locution « est vrai » n'a jamais pour rôle de faire des assertions* ».

N.B : selon lui le paradoxe du menteur tient à ce que l'on considère que le mot vrai (et faux) servent à effectuer des affirmations de premier ordre : la solution est alors d'en réserver l'usage à des

affirmations de second ordre, dans un métalangage donc. Or tel n'est pas le cas : le paradoxe ne se pose ainsi pas.

Ces expressions servent à conformer adhérer, admettre, signaler l'accord mais pas à produire une affirmation supplémentaire. Au final l'usage de la notion de vérité est n'est pas descriptif mais performatif : il signifie l'accord, la confirmation (Strawson revendique l'emprunt du terme à Austin). L'idée de Strawson, c'est que la notion de vérité ou si l'on veut l'usage de la locution « est vrai » fait l'objet d'un préjugé selon lequel elle aurait une fonction affirmative ou descriptive. A partir de là on est tenté de trouver une entité correspondante, ou, si l'on est plus prudent, à expliquer que la locution est à propos non d'une entité mais d'un énoncé. Et l'on se retrouve ainsi avec la question classique des critères : « *Plutôt que de demander « quel est le critère de la vérité ? », mieux vaut demander « Quels sont les fondements de l'accord ? »- car on constate que ceux-ci ne sont pas moins variés que les sujets sur lesquels on peut se mettre d'accord. »*

N.B : usages non méta-linguistiques autres que l'usage confirmatif : concessif (il est vrai que...mais) / donner son accord/ « c'est bien vrai » : évidence/ incrédulité ou surprise : « alors c'est vrai que » « vraiment », etc.

Ce qui est d'intérêt dans la démarche de Strawson, c'est qu'il renoue avec l'usage que nous faisons du concept de vérité afin de montrer que l'échec des définitions ou leur inadéquation à cet objet tient à cette méconnaissance. La fin de l'article d'ailleurs suggère que l'usage confirmatif est largement en jeu là où le doute ou le mensonge sont possibles et c'est pourquoi la question de la vérité est liée à celle de la certitude : « *la question « quelle est la nature de la vérité » conduit naturellement à la question « comment tester la vérité ? »* » d'où cette conséquence que la tentative d'une définition générale de la vérité est devenue la tentative de dire ce qui en général apaise le doute (indubitable veut dire vrai) : au bout de cette voie, dit Strawson, on trouve le fait atomique ou encore l'Absolu. Ici encore c'est une restriction de l'usage (on confirme pour sortir du doute, mais pas seulement) qui empêche un traitement correct de la question.

Il faudrait alors certainement, parvenu à ce point de la réflexion, fixer les raisons pour lesquelles nous cherchons l'accord ou la confirmation, et les chercher en liaison avec notre activité quotidienne. C'est ce qui nous oriente vers une conception pragmatique de la vérité.

## **2) Définition pragmatique de la vérité.**

Objection préliminaire : réduire la vérité à l'utile, n'est-ce pas dissoudre la notion même de vérité, en faire une apparence trompeuse, un masque pour autre chose qui ne s'avoue pas ? On peut se demander dans quelle mesure on est encore fondé à parler de vérité. Or la conception pragmatiste de la vérité entend bien conserver ce concept et le redéfinir. Le pragmatisme part de l'idée que la vérité ne consiste pas en une relation avec une entité extérieure mais se détermine par son utilité pratique.

L'énoncé le plus tranchant de cette thèse doit sans doute être imputé à W. James : « *la vérité est une espèce de bien, et non comme on le suppose habituellement, une catégorie différente du bien. La vérité est le nom de tout ce qui se révèle être bien dans le domaine de la croyance* ». Mais les conséquences les plus importantes se trouvent chez Rorty qui fait du critère de la vérité l'accord de la communauté : poursuivre la vérité serait viser la plus grande extension de cet accord.

N.B : il y aurait là un lien à faire avec la théorie de Protagoras qui elle également relève d'un pragmatisme : ce qui est la vérité pour chacun est ce qui lui paraît tel, mais ce relativisme vaut aussi pour la cité « *Les savants, les bons orateurs font qu'aux cités paraît être juste ce qui leur est bénéfique [...] le genre de choses qui à chaque cité, paraissent justes et belles, ce sont celles-là qui le sont pour elles* » (Théétète 167c).

On voit ici le danger de telles définitions de la vérité : c'est que l'objectivité visée n'obéit plus à un critère rationnel mais social. On voit tout de suite le danger d'un tel point de vue (propagande, désinformation, « ministère de la vérité » façon Orwell, etc.). Il est à remarquer que si la vérité était le nom de ce que la communauté accepte, il ne serait pas possible de contester un

ordre social au nom de la vérité. C'est pourquoi il n'est pas souhaitable mais aussi pas possible de nous en tenir à cette conséquence.

BILAN : La vérité n'est certes pas une propriété métaphysique (I), pas non plus épistémologique (II,1-2), ni simplement sémantique (II,4-III,1), et pas non plus sociale (III,2). Comment finirons-nous par la définir alors ?

### 3) le bien de l'âme

Si nous résumons notre effort, plusieurs points semblent devoir être retenus :

Tout d'abord, nous avons contesté la dimension métaphysique de l'idée de vérité laquelle conduit dans nombre d'impasses. C'est aussi la direction qu'a suivie massivement l'histoire de la pensée, au point que de nos jours, ce que l'on qualifie de post-modernisme ne semble plus jurer que par une forme de perspectivisme pour lequel tout ne serait qu'interprétations sans fin. Mais une chose est frappante : la notion de vérité ne disparaît jamais. Elle sert toujours au fond de point de référence pour évaluer des formes de substituts acceptables : le sens, le consensus, la pertinence, la justification, la réussite de l'action fondée sur la qualité d'un énoncé, etc. Et ces substituts nous voudrions pouvoir nommer vérité : ce que font certains courants philosophiques, et ce que fait le sens commun incontestablement ! Ne qualifie-t-il pas de vrai ce qu'il croit dès lors qu'il peut assigner de bonnes raisons d'y croire, ces bonnes raisons ou ces justifications étant variées comme on vient de le rappeler. Comment manquer le fait que tout le monde se réclame du vrai et réclame aussi l'accord ? Et cela jusque dans la contradiction qui est celle d'un Protagoras ou celle de l'individualisme de notre époque qui scandent tous les deux : « à chacun sa vérité » au lieu de se priver de cet usage. Nous-mêmes ne cherchons-nous pas à montrer que la vérité est possible ? A moins qu'une définition soit impossible du fait d'une contradiction ou d'une incohérence, pourquoi donc ce que l'on définit devrait-il être possible ? Pourquoi ne pas dire : voilà ce qu'est la vérité...et elle est impossible, inatteignable ?

Deux choses sont ainsi notables : la vérité est un besoin (il faudrait ouvrir là une enquête psychologique) et c'est aussi un bien que chacun désire. Nous ne saurions vivre dans l'erreur (car l'erreur ne générerait pas d'action viable) ni dans le mensonge (on doit nécessairement ignorer être dans le mensonge si tel était le cas) : la vérité est ainsi nécessaire à la vie et c'est peut-être ce qui explique notre attachement naturel. Pour Aristote n'était-il pas aussi clair que tous les hommes désirent être heureux et que tous désirent naturellement savoir, ce qui constitue le point de départ de deux œuvres majeures que sont l'*Éthique à Nicomaque* et la *Métaphysique* ?

Qu'il nous soit permis pour conclure d'articuler les deux prémisses dialectiques d'Aristote, en rappelant que « *le bien est ce à quoi on tend en toutes circonstances* », et de définir la vérité comme le bien de l'âme, ce qui explique notre usage constant du mot bien, ainsi que la concurrence des tentatives de légitimation (qui peuvent aller jusqu'à la subjectivité !) qui visent la possibilité d'un accord. Car ce que nous visons comme un bien nous paraît devoir pouvoir faire l'objet d'un accord. Le traitement de la question s'il n'a pas fourni exactement une définition de la notion ou n'a pas opté pour les nombreux concurrents, aura plutôt essayé le montrer les enjeux et la difficulté qui tiennent à la définition de cette notion qui est peut-être primitive.